

L'Ère sanatoriale vue par Thomas Mann ou la médecine comme *Weltanschauung*

Lina Villate

Roland Barthes s'inspire de sa récente relecture de *La Montagne magique* (1924) pour déclarer, lors de sa *Leçon inaugurale au Collège de France* : « mon corps est historique » (45). Il fait le lien entre trois moments de l'histoire de la tuberculose : celui où se situe le roman (1907-1914), la période de sa tuberculose (1942) et enfin celle de sa leçon (1977). Barthes s'aperçoit que son expérience de la tuberculose, marquée par plusieurs séjours dans des institutions sanatoriales, ressemble à celle du héros de Thomas Mann et n'a plus rien à voir avec la période de sa leçon inaugurale, où la tuberculose est définitivement vaincue par la chimiothérapie (45). Avant la découverte de cette technique, la médecine antituberculeuse de l'Entre-deux-guerres se concentre, dans toute l'Europe, sur les sanatoriums, dont la thérapeutique repose sur l'hygiène, la bonne alimentation, le repos et, parfois, le recours aux techniques chirurgicales. Cette institution préfigure l'hôpital par sa modernité, tout en renouant avec l'ancienne tradition des léproseries et des asiles de pestiférés, par sa vocation à *isoler* autant qu'à *soigner* (Dessertine, 218).

Si, pour Barthes, la vie en sanatorium tient « de la peuplade, du couvent et du phalanstère » (*Œuvres*, 645), pour Mann elle tient aussi d'une « réclusion hygiénique¹ ». Lieu de séquestration, qui finit par se croire volontaire, le sanatorium favorise les échanges entre littérateurs et praticiens. En quoi la mise en récit du sanatorium résulte-t-elle, d'une part, de ces échanges, et, d'autre part, d'une réflexion sur la place de la littérature dans la pratique médicale d'avant la Deuxième Guerre mondiale ? Thomas Mann dresse le portrait impitoyable voire caricatural d'une pratique médicale davantage tournée vers le profit que vers la guérison des patients, ce qui lui vaut des critiques acerbes du milieu sanatorial. Pourtant, *La Montagne magique* résulte d'une collaboration avec divers professionnels de la santé, partageant avec le romancier tant leur savoir que leur savoir-faire. Le sanatorium de la fiction n'est-il pas alors le reflet d'une conception de la maladie

¹ Faisant preuve d'humour, Thomas Mann trouve l'expression „ *ein hygienische Zuchthaus* “ pour décrire son séjour au sanatorium du docteur Maximilian Oskar Bircher-Benner à Zürich en 1909, en raison du strict règlement mis en place. (*Briefe I*, 417).

qui accorde de l'importance à la réflexion et au langage, dont le rôle dans le processus de guérison est réévalué.

I. Une erreur de diagnostic

L'existence de *La Montagne magique* serait-elle due, en grande partie, à une erreur médicale ? Du moins c'est la conclusion à laquelle arrive le pneumologue Christian Virchow en s'appuyant sur les radiographies faites à Katia Mann il y a plus d'un siècle. Avant d'examiner la question, évoquons rapidement les événements qui conduisent Thomas Mann au *Waldsanatorium* de Davos en 1912. Grâce aux notes de la belle-mère de l'écrivain, Hedwig Pringsheim, nous savons qu'à partir d'août 1911 Katia souffre d'une « irritation des poumons » résistante aux efforts thérapeutiques (Jens, 67). Le médecin traitant de la famille à l'époque était le *Geheimrat* Friedrich von Müller qui possède une solide réputation en Allemagne et à l'étranger, grâce à l'introduction et à la promotion des méthodes biochimiques (Eigler, 19-20). Müller insiste auprès du couple Mann pour entamer une cure à Davos (Virchow, *Medizinhistorisches*, 18). Cette ville jouit, dès la fin du XIX^{ème} siècle, du prestige d'être l'un des meilleurs endroits pour le traitement des maladies pulmonaires, en raison notamment de l'altitude (1557 mètres) et de la qualité des soins médicaux prodigués. La ville accueille, en 1912, trente mille patients venus des quatre coins du monde, logés dans des chambres d'hôtes, des hôtels ou dans l'un des vingt sanatoriums qui existent à l'époque (Vaget, 16).

Après une infructueuse visite au sanatorium Turban, Katia Mann et sa mère sont accueillies en 1912 par le professeur Friedrich Jessen qui, plus tard, portera le titre de « *Hofrat* » (conseiller aulique) dans la fiction. Le diagnostic est confirmé le 24 mars : « Des tubercules dans les deux poumons, de petits foyers vieillis, un cas bénin, probablement guéri en 6 mois » (Jens, 72-3). Commence alors pour Katia Mann la vie quotidienne dans le sanatorium, qu'elle décrit en détail à son mari dans des lettres désormais perdues (Vaget, 17). L'histoire aurait pu finir autrement si, comme Katia le relate dans ses mémoires, la famille Pringsheim n'avait pas eu les moyens de financer ses séjours en sanatorium (Jens, 70). Grâce à une compilation de dates faite par Virchow, nous savons qu'elle passe près d'un an au total dans différents sanatoriums, entre mars 1912 et mai 1914. D'abord à Davos, ensuite à Merano et finalement à Arosa (*Medizinhistorisches*, 16). Quant aux radiographies prises en 1912, Virchow les obtient de Katia Mann en 1970. Conscient de l'importance des documents qu'il possède, il cherche le dossier médical de la patiente. Or, celui-ci, comme la plupart des dossiers de l'époque, a disparu pendant le premier conflit mondial (*Medizinhistorisches*, 17). En l'absence du dossier médical et de l'avis des médecins traitants (Friedrich Jessen et Friedrich von Müller), Virchow fonde ses affirmations sur l'analyse des radiographies qui, malgré

leur âge, sont bien conservées. Il conclut que rien n'indiquait, même après une étude approfondie, une tuberculose effective² (*Medizinhistorisches*, 19).

À l'époque, la belle-mère de l'écrivain demeure méfiante vis-à-vis des méthodes de Davos « où ils retiennent avec des crochets en fer tous ceux qui tombent entre leurs griffes ». Son séjour auprès de Katia finit par la convaincre que « Davos est une arnaque » (Jens, 74). Les raisons économiques expliquent en grande partie ces diagnostics inexacts, le séjour à Davos étant assez onéreux. L'écrivain en savait long sur ces interprétations approximatives pouvant conduire un individu à séjourner en sanatorium, alors que son état de santé ne s'est pas encore dégradé. Lorsqu'il rend visite à sa femme, il a un refroidissement et doit prolonger son séjour, ce qui lui permet de se plonger dans le vaste fonds documentaire du sanatorium (*Montagne*, 745). Les quelques semaines que Mann passe à Davos correspondent à la période que le héros de *La Montagne magique*, Hans Castorp, a l'intention de passer au sanatorium « Berghof » et qui deviennent pour lui sept années. La propre expérience de l'auteur se transpose à son héros, celle de l'invité indifférent de la plaine qui devient malade. Il s'agit de l'une des impressions les plus importantes que Mann garde de son séjour et que l'on retrouve dans le roman. Un autre personnage, Ludovico Settembrini, exprime le scepticisme de l'écrivain à l'égard des diagnostics :

Savez-vous que la plaque photographique révèle souvent des taches qu'on prend pour des cavernes, alors que ce sont de simples ombres, et que, parfois, il n'y a aucune tache aux endroits où l'on a quelque chose ? *Madonna*, la plaque sensible ! Nous avons eu ici un jeune numismate qui était fiévreux et, à cause de cette fièvre on a parfaitement distingué des cavernes sur la photographie. On prétendait même les avoir entendues ! On a traité la tuberculose pulmonaire, ensuite de quoi il est mort. L'autopsie a révélé que ses poumons étaient entiers, et que c'étaient des bactéries sphériques qui l'avaient emporté (205).

Mann décrit les procédés de l'époque pour repérer les malades : les observations acoustiques grâce au stéthoscope de Laennec et l'image fournie par l'action des rayons X. À partir des années 1930, il semble acquis que la seule présence du bacille de Koch dans les expectorations constitue un signe indubitable de la maladie (Dessertine, 221).

Les progrès scientifiques permettent de trouver un moyen de guérir la maladie en 1943 avec la découverte de la streptomycine (Petit, 253). À l'époque où Thomas Mann situe son récit (1907 et 1914), non seulement il n'y a pas d'antibiotiques spécifiques pour combattre la tuberculose, mais en plus on met en doute tout

² Virchow nuance ses propos par la suite, reconnaissant que la santé de Katia était certainement compromise et que les mesures prophylactiques étaient nécessaires (*Sanatorium*, 197).

traitement pharmacologique. La base du traitement général repose, comme l'affirme Maurice Petit, sur la notion de repos et de bonne alimentation (242). Mann décrit dans le roman les copieux repas du « Berghof » : « — où des oies rôties succédaient à du rosbif froid en sauce — avec cet appétit anormal qui était de mise ici, et, il [Castorp] s'en apercevait, encore plus en hiver qu'en été. » (283) Les sanatoriums, pendant leur existence, sont méfiants envers les remèdes, privilégiant surtout l'hygiène et des traitements visant à favoriser les défenses propres à l'organisme, car on ne s'attaque jamais au dangereux bacille de Koch (Petit, 252). La réponse face à la maladie est, jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle, le confinement, même si la contagiosité de la tuberculose reste, comme Barthes le souligne, un « tabou social » (*Œuvres*, 645).

Or l'émergence des sanatoriums pour tuberculeux est en soi l'aveu (ou du moins l'acceptation) qu'il s'agit d'une maladie contagieuse qu'il faut contrôler. Le sanatorium devient un lieu de contention, faisant du phtisique une menace, d'abord pour sa famille et, ensuite, pour la communauté en général. Il faut, par conséquent, l'isoler jusqu'à ce que le risque disparaisse, par la mort ou par la guérison du patient. Malade ou guéri, on l'était « abstraitement, par un pur décret du médecin » (Barthes, *Œuvres*, 645). En effet, l'annonce de la guérison se fonde sur des critères photographiques, les radiographies pulmonaires constituant le repère de surveillance (Michel, 168). À défaut de remèdes s'attaquant à la bactérie responsable de la tuberculose, les sanatoriums n'ont guère à proposer comme palliatifs que des formes variées de divertissement (thé dansant, bal masqué, etc.) qui risquent de compromettre les chances des pensionnaires de guérir tout autant que celles de se réintégrer à la vie active.

L'influence négative que le confinement en sanatorium produit dans la psyché des patients est analysé par Otto Amrein, directeur du sanatorium « Altein » à Arosa, en 1919. Celui-ci publie un pamphlet intitulé « Die Tuberkulose in ihrer Wirkung auf Psyche und Charakter », où il démontre que les enfants et les adolescents malades, forcés de vivre loin de leur famille et de leur école pendant des mois et des années, perdent tout intérêt pour la vie active (Herwig, 254). Thomas Mann est conscient des dangers que la vie d'en-haut peut produire sur la psyché des jeunes. Il déclare lors de l'introduction de *La Montagne magique* en 1939 : « Le monde des malades de là-haut est un monde clos qui vous enserre fortement comme un cocon [...]. C'est une sorte de succédané de la vie qui, en relativement peu de temps, détourne complètement l'être jeune de la vie réelle et active. » (745) L'écrivain emprunte à nouveau la voix de Settembrini pour insister sur les dangers de la vie en sanatorium :

[Ottile Kneifer] s'était admirablement habituée à l'endroit, au point de ne vouloir en repartir à aucun prix, après avoir recouvré la santé — c'est qu'il arrive parfois que l'on guérisse, en altitude. Elle a imploré à genoux le docteur Behrens de la laisser

rester : elle ne pouvait ni ne voulait rentrer chez elle, sa maison et son bonheur étaient ici (94).

L'histoire d'Otilie Kneifer sert d'avertissement pour Castorp, susceptible d'être séduit par la vie oisive menée en altitude. Par ailleurs, l'humour caustique de Settembrini est perceptible lorsqu'il affirme que les traitements en sanatorium peuvent *parfois* guérir les malades. De fait, dans le roman, la guérison est une exception, voire une illusion. La maladie stimule l'existence, au point que, comme l'explique Claire de Oliveira dans sa postface à *La Montagne magique*, « la mort et la maladie rendent apte à des aventures morales et spirituelles » (745). Dans le sanatorium de Thomas Mann, la maladie devient une force créative et la médecine permet à l'individu d'en profiter.

Par le biais de la fiction, l'écrivain détaille les affections psychologiques qu'Amrein évoque dans son pamphlet, telles la manie de vérifier constamment sa température ou encore les états d'esprit des pensionnaires, se retrouvant littéralement dans le titre de certains sous-chapitres : « Profonde inertie » et « Profonde irritation ». Le débat concernant les défauts des sanatoriums s'ouvre au public avec le roman de Davos, faisant craindre à l'*establishment* de perdre ses ressources provenant des riches Européens disposés à passer un temps considérable dans ce type d'établissement (Herwig, 254). Le roman exerce une grande influence et parvient à façonner l'image des sanatoriums, ce qu'illustre l'anecdote racontée par l'auteur à sa traductrice Helen Lowe-Porter dans une lettre du 15 janvier 1927 : „In Davos trifft ein Engländer ein, dessen erste Frage am Bahnhof lautet : “Where is the German Sanatorium of Dr. Mann ?”“ (Briefe III 1, 274). Au-delà de l'autodérision dont l'écrivain fait preuve, il n'est pas sorti indemne de ce débat et reconnaît amèrement qu'à Davos, lui et Katia sont mal vus (Briefe III 1, 225).

II. Alliés ou adversaires ? Thomas Mann et les praticiens

Au début de son projet, Mann était très optimiste car les médecins ainsi que d'anciens patients qui entendaient parler du roman lui semblaient avides de satire³. Lors de la longue période de rédaction de *La Montagne magique*, qui dure onze ans, la contribution des professionnels de la santé s'avère essentielle. Autour du roman de Davos, l'écrivain fédère des médecins de différentes spécialités qu'il sollicite souvent afin de parfaire les descriptions. Ainsi, les rendez-vous médicaux avec son

³ Dans une lettre du 16 mars 1920, il raconte à Ernst Bertram l'avancée de son projet, en ajoutant : „Alle Ärzte und ehemaligen Patienten, die von den Unternehmen hören, lechzen nach der Satire.“ (Briefe II, 333)

médecin traitant de Munich, le docteur Leo Hermanns, deviennent pour le romancier l'occasion de s'enquérir d'aspects biologiques, tout en profitant de l'expertise du praticien pour se plaindre de ses maux physiques (Shaller, 341). Peu d'éléments concernant la formation de Hermanns nous sont parvenus. Nous savons qu'il était spécialiste des maladies gastriques et que, grâce à son aide, Mann peaufine les scènes concernant les radiographies de Joachim et de Hans (Eigler, 22). Afin d'obtenir les renseignements nécessaires à la rédaction du sous-chapitre « Mon dieu, je vois », le romancier se dirige vers le centre hospitalier universitaire de Munich. Il consigne dans son journal les impressions de cette visite :

À l'hôpital à gauche de l'Isar (Ziemssenstrasse), [...] [j'ai] été revêtu d'une blouse blanche de médecin et conduit ainsi au laboratoire de radio où j'ai vu un médecin assistant faire avec son aide une radiographie de l'articulation du genou et plusieurs poumons chez des hommes et des femmes. Le médecin m'a aussi montré une série de plaques photographiques (des poumons malades et un ulcère de l'estomac). M'a fait voir sur l'écran le squelette de ma main. (168)

Mann connaissait de surcroît cet hôpital, puisque l'ancien directeur était le *Geheimrat* Hugo von Ziemssen, responsable de la création de l'Institut de physiothérapie et de radiologie. Celui-ci explique à l'écrivain, pour la première fois, la technique des radiographies (Eigler, 17-18). En témoignage de cette amitié, le romancier nomme l'un des personnages principaux, Joachim Ziemssen (Eigler, 18). Mann porte la blouse blanche à nouveau lors d'un stage effectué en 1921 dans la polyclinique de Zürich. Durant le séjour, le romancier loge chez le généticien suisse Ernst Hanhart. Ce dernier facilite l'accès de l'écrivain à la clinique, ce qui l'encourage à se prendre pour un *médecin étranger*⁴. Hanhart lui fournit aussi une abondante documentation médicale⁵, ce qui lui vaut d'être appelé dans le journal de Mann « un collaborateur de l'Œuvre » (200). Hanhart et Mann se rendent visite mutuellement et leur correspondance se limite aux remerciements de l'accueil de l'un ou l'autre jusqu'en 1933. Dès février de cette année-là, les époux Mann décident de ne pas rentrer à Munich, où les nazis confisquent leurs biens et bloquent

⁴ Dans une lettre du 30 novembre 1921, Mann écrit à Philipp Witkop : „vormittags war ich immer mit meinem Gastfreund, einem jungen Mediziner, in der Poliklinik, im Weißen Mantel als auswärtiger Arzt von Distinktion.“ (*Briefe* II, 413)

⁵ Le 21 mars 1923, Thomas Mann adresse une lettre au docteur Hanhart : „Herzlichen Dank für Ihr liebes Schreiben und die sehr, sehr interessanten Drucksachen! Ich freue mich Ihrer verbreiteten, ehrenvollen Tätigkeit und denke immer gern an unsere gemeinsamen Stunden in der Klinik zurück.“ (*Briefe* II, 476)

leurs comptes. Ils se reposent à Arosa, puis s'installent en septembre à Küsnacht, près de Zürich (Mann, *Journal*, XII). Hanhart est prévenu par Mann de la pénible situation que sa famille traverse et se montre indifférent envers eux, ce qui refroidit leur relation⁶.

Dès cette époque, Hanhart entretient des relations étroites avec l'Allemagne nazie, où ses travaux sur les maladies héréditaires, fortement imprégnés d'eugénisme, suscitent un vif intérêt. L'article de Pascal Germann « Nature's Laboratories of Human Genetics », consacré à la figure pionnière de Hanhart dans la génétique suisse, prouve que le projet de celui-ci visait à contrôler l'hérédité de populations entières, partageant ainsi des idées et des concepts avec la science raciale (145). Au cœur de son travail de l'époque se trouvaient l'analyse des rapports entre les aspects géographiques et raciaux dans la prévalence des maladies héréditaires (Germann, 149). Le génétiste profite du prestige dont il jouit auprès des eugénistes nazis pour diffuser ses recherches, les alignant sur les intérêts politiques de l'Allemagne.

Aux antipodes de cette relation se trouve la longue amitié entre Thomas Mann et le docteur Emil Liefmann. Un collègue de ce dernier, Karl Hanses, écrit dans un avis nécrologique paru en 1955 dans le journal *Hessisches Ärzteblatt*, que l'attirance de Liefmann pour les humanités, en particulier les langues anciennes, l'auraient destiné à d'autres domaines de la connaissance. Selon Hanses, Liefmann choisit la profession médicale pour les aspects humains plutôt que pour les aspects biologiques de la médecine (Lang, 13). Liefmann était un fervent admirateur de Goethe et aussi un homme de plume. Dans une lettre de 1932, adressée à Marie Liefmann, Mann s'excuse de ne pas lire le *roman* de son mari, faute de temps⁷. Ces intérêts communs consolident leur amitié, même lorsque le deuxième conflit mondial oblige les deux couples à quitter l'Allemagne. Les époux Liefmann partent à New York en 1939 à cause de la quatrième ordonnance de la loi de citoyenneté du Reich, promulguée le 30 juillet 1938, interdisant à tous les médecins juifs l'exercice de la médecine (Lang, 19). La nouvelle vie en Amérique s'avère financièrement difficile pour eux et Liefmann doit obtenir une qualification afin

⁶ Mann s'exprime ainsi à ce propos : „Telephonierte mit Hanhart und war unangenehm berührt von seinem völligen Mangel an Teilnahme für unseren Verlust und Zustand — einer bei Schweizern häufige Erscheinung.“ (Armbrust, 97)

⁷ Thomas Mann écrit le 23 décembre 1932 : „Er wird es gewiss verstehen, wenn ich ihn in meiner gegenwärtigen Lage nicht um seinen Roman bitten kann. Ich müsste ihn Gott weiss wie lange warten lassen.“ (Lang, 74) À notre connaissance, les écrits du médecin n'ont pas encore fait l'objet d'une publication.

d'exercer son métier. Mann rédige une lettre de recommandation adressée au chef du conseil médical, l'exhortant à convoquer rapidement son ami pour la qualification. Les termes de la lettre témoignent de l'estime qu'il avait pour le médecin : "*Dr. Liefmann has been a respected friend of mine for many years. I knew him in Germany for approximately seventeen years, during which time my wife and I came under his professional care from time to time with gratitude.*" (Lang, 167)

Ces médecins intéressés par l'art et la littérature ne sont pas une exception dans le cercle de sociabilité de Thomas Mann, qui compte plusieurs écrivains-médecins. Parmi eux, citons deux personnalités contraintes à l'exil : Martin Gumpert et Max Mohr. Le dermatologue Martin Gumpert part en 1936 aux États-Unis où il publie notamment *First Papers* (1945), préfacé par Thomas Mann. Connaisseur de la syphilis, il fournit à Mann une abondante documentation pour *Doktor Faustus* (Armbrust, 92-93). Quant à Mohr, il était un romancier et dramaturge à succès durant la république de Weimar. Il émigre en 1934 à Shanghai où il décède trois ans plus tard (Armbrust, 197). Le laryngologue viennois, romancier et dramaturge Arthur Schnitzler mérite une attention particulière. En 1908, Mann et Schnitzler se rencontrent à Vienne grâce à l'essayiste Jakob Wassermann (*Briefe III 1*, 92). C'est aussi par l'intermédiaire de Schnitzler que Mann fait la rencontre du poète et dramaturge viennois Hugo von Hofmannsthal. Ce dernier écrit à Mann en lui rapportant les commentaires très enthousiastes de leur ami commun à propos de *La Montagne magique*⁸. Schnitzler retient davantage l'humour macabre du roman et il admet qu'il n'y a, ni dans la littérature germanophone, ni dans la littérature étrangère, une œuvre semblable⁹.

Ces commentaires élogieux de la part d'un écrivain-médecin comme Schnitzler sont très utiles à Mann quand, dans le même temps, certains médecins se sentent

⁸ Dans la lettre du 11 janvier 1925, Hugo von Hoffmannsthal écrit à Thomas Mann : „Ich kenne Ihr Buch noch nicht. [...] Alles was ich darüber höre, wäre danach, Ihnen selber Freude zu machen. Schnitzler sprach mir so ernst-bescheiden u. warm darüber, wie nur möglich. Er sagte: solange er daran gelesen, als er zur letzten Seite kam, hätte er gewünscht noch lange fortzulesen. Was mir Wassermann darüber sagte war gewichtig und außerordentlich warm.“ (*Briefe III 2*, 97)

⁹ Arthur Schnitzler écrit à Thomas Mann, le 5 janvier 1925 : „Sie haben den Humor des Sterbens und des Todes erfaßt und festgehalten —ich weiß nichts Ähnliches in der deutschen Romanliteratur —auch keiner anderen. Manche Fragen erheben sich in der Lektüre, ästhetischer, uns politischer, und religiöser Natur, —ich wünschte sehr über manches einmal mit Ihnen reden zu dürfen.“ (*Briefe III 2*, 92)

attaqués par le roman de Davos. L'un des critiques les plus véhéments est le pneumologue Curt Schelenz, qui croit nécessaire de corriger ce qu'il considère être une vision trompeuse et biaisée du monde sanatorial. Par ailleurs, il remet en question la légitimité d'un écrivain pour critiquer ce monde¹⁰. En réponse au docteur Schelenz, Mann adresse une lettre ouverte en 1925 à l'hebdomadaire qui a publié l'article en question : *Deutschen Medizinischen Wochenschrift*. Dans son article intitulé *Vom Geist der Medizin*, l'écrivain admet volontiers la présence dans *La Montagne magique* d'une critique sociale du monde des sanatoriums de luxe dans les montagnes, mais seulement dans la mesure où la société capitaliste de l'avant-guerre s'y reflète¹¹. Il refuse catégoriquement l'accusation d'un portrait trompeur et biaisé, s'appuyant notamment sur les commentaires d'Arthur Schnitzler (*Geist*, 998). Ce débat, qui se livre sur le terrain de la médecine — il se tient dans une revue médicale — met en jeu la légitimité d'une parole d'écrivain dans ce domaine.

Pour Thomas Mann, l'aspect médical de son roman ne se limite pas aux aspects étiologiques et nosologiques de la tuberculose, mais s'étend aussi aux aspects pédagogiques du roman, ignorés par la critique médicale¹². Il exprime la conviction sincère que les visées de *La Montagne magique* comme celles de la médecine — la santé et l'esprit humaniste — sont tout à fait analogues¹³. Mann rejoint ici l'opinion de Schnitzler sur la médecine et ce de manière intuitive, puisque dans leur correspondance les aspects médicaux sont absents. Schnitzler considère l'être humain comme un *homo natura* ce qui implique pour lui d'aborder la vie, la mort et l'amour sous leurs aspects à la fois biologiques et anthropologiques (Le Rider, 275). La médecine est beaucoup plus qu'un domaine de la connaissance, elle constitue aux yeux de Schnitzler une *conception globale de la vie*¹⁴.

¹⁰ „Wir haben nichts über den Heilstättenbetrieb zu verheimlichen, und trotzdem werden wir es nie für wünschenswert halten, daß urteilslose Laien Kritik an uns und unsern Kranken über werden.“ (Herwig, 250)

¹¹ „Der Roman *Der Zauberberg* hat einen sozialkritischen Vordergrund, und da der Vordergrund dieses Vordergrundes medizinische Region ist, die Welt des Hochgebirgs-Luxus-Sanatoriums, in der die kapitalistische Gesellschaft Vorkriegs-Europas sich spiegelt.“ (*Geist*, 998)

¹² „ein Buch des Abschiedes sage ich und pädagogischer Selbstdisziplinierung; sein Dienst ist Lebensdienst, sein Wille Gesundheit, sein Ziel die Zukunft. Damit ist es ärztlich.“ (*Geist*, 1000-1001)

¹³ „Denn diese Spielart humanistischer Wissenschaft, genannt Medizin: wie tief ihr Studium auch der Krankheit und dem Tode gehören möge, ihr Ziel bleibt Gesundheit und Humanität“ (*Geist*, 1001).

¹⁴ Schnitzler écrit à sa femme Olga : „D[ie] Medizin ist eine Weltanschauung“ (Le Rider, 275).

Hans Castorp se fait l'écho de ces idées lorsqu'il définit la médecine comme « une branche des sciences humaines » (*Montagne*, 352) ou encore comme une « nuance de l'esprit humaniste » (*Montagne*, 292). L'acquisition de connaissances dans le domaine de l'anatomie lui révèle l'unité de toutes les disciplines ayant trait à l'être humain :

L'anatomie dépouillait et préparait les membres du corps humain pour notre chercheur, en lui montrant les muscles, les tendons et les nerfs superficiels ou profonds, plus en retrait, ceux de la cuisse, du pied et notamment du bras et des avant-bras ; elle lui apprenait les noms latins nobles et courtois que la médecine, cette nuance de l'esprit humaniste, leur avait donnés pour les différencier. L'anatomie lui permettait de pénétrer jusqu'au squelette, dont la conformation offrait de nouveaux points de vue permettant de considérer l'unité de tout ce qui avait trait à l'homme, et la connexion de toutes les disciplines. (292)

Dans la vision de Mann, la médecine devient un *humanisme du concret*, dans la mesure où l'objet de sa connaissance (le corps humain) peut être accessible par les sens. Ainsi, le docteur Behrens repère la maladie par l'ouïe, comme il l'explique à Castorp : « Le diagnostic précoce [de la tuberculose] est difficile, surtout pour mes chers collègues de la plaine, [...] nous avons l'oreille plus fine, [...] l'air nous aide à entendre » (189). Les radiographies augmentent la puissance du regard du médecin qui peut scruter l'intérieur des corps : « le docteur [...] étudiait les taches et les lignes, les sinuosités noires qu'il y avait à l'intérieur de la cage thoracique » (228).

Castorp découvre que les principes mécaniques, appris dans son ancienne profession d'ingénieur en construction navale, sont reproduits et corroborés : « la nature organique en général, était bel et bien triple, à la fois lyrique, médicale et technique, [...] et ces trois rapports [...] ne faisaient qu'un dans le domaine de l'humain [...] c'étaient des facultés humanistes... » (293) Grâce à son séjour en montagne, il devient un chercheur (*Forscher*). Pour preuve, au lieu d'emprunter ces ouvrages scientifiques à Behrens, le héros commande de coûteux exemplaires afin de « les annoter, les souligner », car « on li[t] tout autrement lorsqu'un livre vous appar[tient] » (285). Ces préoccupations intellectuelles trahissent l'abandon progressif de sa vie dans la plaine. À travers le séjour de Castorp, le lecteur suit son cheminement intérieur, sa curiosité tant pour les mystères de la vie que pour la philosophie lors des discussions entre l'extrémiste Naphta et l'humaniste Settembrini. *La montagne magique* offre aux personnages la distance nécessaire pour réfléchir au monde et à la vie. « Monter » en sanatorium implique une conquête des sommets permettant au malade de trouver une nouvelle identité.

III. Radioscopie de l'inconscient : le pouvoir du langage

Les valeurs symboliques de la montagne précèdent, comme François-Bernard Michel le souligne, les arguments physiologiques sur l'hygiène des sommets, de l'air pur et de la guérison par la nature (229). Rousseau commence à doter l'altitude des plus grandes vertus : « Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de son inaltérable pureté. » (Michel, 229). Mann connaît cette valorisation rousseauiste de l'altitude. En témoigne une missive de 1909 à Walter Opitz, après un séjour effectué au sanatorium du docteur Bircher-Benner à Zürich pour traiter des problèmes gastriques. Les habitudes et la stricte discipline que le romancier doit observer lui déplaisent au point qu'il hésite à quitter les lieux dans les cinq premiers jours. Les pensionnaires occupent leur journée entre l'hydrothérapie, la cure de repos, le bain de soleil et le jardinage (*Briefe I*, 420). De plus, la nutrition constitue un aspect important de la cure : l'alimentation consiste en des noix, des légumes et des fruits. Mann conclut sa lettre sur le ton de la plaisanterie, en affirmant que même s'il préfère Voltaire à Rousseau, il ne regrette pas de s'y être rendu (*Briefe I*, 420).

Le romancier ne conteste pas l'efficacité d'une thérapeutique qui, dans son cas, fait ses preuves. Sa digestion, écrit-il à Opitz, s'améliore dès les premiers jours et ses effets persistent même après son séjour au sanatorium (*Briefe I*, 420). Maximilian Oskar Bircher-Benner, pionnier de la diététique moderne et créateur du célèbre *müsli*, n'est pas reconnu de son vivant par la médecine officielle. La société médicale de Zürich juge que ses théories et ses pratiques ne relèvent pas de la science. Cette mauvaise réputation signe pratiquement sa condamnation, car il ne parvient plus à publier dans des revues scientifiques (Melzer, 133). Afin de diffuser sa pensée médicale au sanatorium, il fonde en 1923 la revue mensuelle « *Der Wendepunkt im Leben und im Leiden* » dont il nomme son fils Ralph rédacteur en chef. Celui-ci assure la pérennité de la revue après la disparition de son père en 1939, et jusqu'en 1978 (Melzer, 134).

Même si dans *La Montagne magique* l'on retrouve très peu des préoccupations du docteur Bircher, selon Katia Mann son mari transpose dans le personnage du docteur Edhin Krokovski un peu du diététicien suisse (Schaller, 338). Krokovski, comme son modèle, partagent la conviction d'une relation indissociable entre l'âme et le corps. Toutefois, le personnage de Krokovski hérite des pratiques et des convictions d'autres praticiens. Un autre modèle serait le pneumologue et médecin-chef du sanatorium « *Marienhöhe* » à Baden-Baden, le docteur Georg Groddeck (Schaller, 338). Pendant trois ans (1916-1919), Groddeck anime des conférences pour les malades, les mercredis et les vendredis de cinq à six heures (Michel, 182). Le médecin-chef du sanatorium propose une conception originale de la maladie dans laquelle « La maladie est un langage qui, comme tout langage, demande à être

compris, c'est-à-dire interprété » (Groddeck, *Maladie*, 19). Ainsi, les symptômes des maladies organiques ou psychiques résultent des décisions profondément cachées que le médecin tente de libérer par la parole : « le médecin doit chercher à ressentir ce qui peut s'être passé en quelqu'un pour qu'il se soit décidé à produire des températures fébriles à l'aide d'un bacille quelconque » (*Maladie*, 147). Pour Groddeck, le hasard ou le non-sens sont absolument impossibles. Toute maladie est, de fait, créée par l'homme.

De manière analogue, Krokovski réalise lui aussi une série de conférences toutes les deux semaines dont le titre général est « le pouvoir pathogène de l'amour ». Il explique aux malades que « le symptôme était une activité amoureuse travestie, et la maladie n'était qu'un avatar de l'amour. » (136) La conférence de Krokovski s'achève sur une incitation à le rejoindre : « il évoqua les souffrances cachées, la pudeur, le chagrin, et les effets libérateurs de l'analyse ; il vanta la radioscopie de l'inconscient, apprit à tous la retransformation de la maladie en affect devenu conscient, exhorta la confiance et promit la guérison. » (135) Pour Krokovski — comme pour Groddeck — la thérapie psychique aide le patient à retrouver la cause des maux dans le passé, dans un amour réprimé aspirant à s'épanouir. La thérapie fournit au patient une occasion de se soulager par le biais de la parole. Un aspect de la méthode thérapeutique de Groddeck consiste en effet à donner libre cours à cette parole.

À ce titre, il édite une revue hebdomadaire « Satanarium » de 1917 à 1918 (Michel, 182) et ensuite la revue « Die Arche » de 1925 à 1927 (Honold). Cette publication donne l'occasion au directeur du sanatorium de s'attarder tant sur ses conceptions de la maladie que sur sa méthode thérapeutique. La revue accepte toute contribution provenant des malades sans se soucier de la forme. Or, les sujets abordés dans ces textes produits par les patients, qui publient sous pseudonymes, renvoient aux désirs sexuels. Après presque trois ans d'existence la revue disparaît, faute de trouver un public plus large (Honold). Thomas Mann connaissait l'existence des revues sanatoriales, notamment grâce à son séjour chez Bircher-Benner. Ainsi, l'on ne peut que regretter l'absence d'un organe de diffusion dans le Berghof, où les patients partagent leurs idées et défendent leurs convictions. Une revue aurait donné l'occasion à Settembrini et à Naphta de se battre sur le terrain des idées et de changer le pistolet pour la plume.

Notons enfin la récurrence du terme *Seelenzergliederung* qui n'a rien d'un néologisme, puisque ce terme est employé par Georg Groddeck dans son livre *Nasamecu* (1913). Bien avant de faire la connaissance de Sigmund Freud en 1920 lors du Congrès de La Haye et malgré ses réticences, Groddeck étudie l'œuvre de celui-ci, dont il intègre la méthode psychanalytique sans abandonner pour autant les massages et l'hydrothérapie (*Maladie*, 15). Or, avant cette période, Groddeck critique de manière virulente la psychanalyse dont il souligne les dangers :

Dans la psychanalyse, cette dissection de l'âme, il s'agit pour l'essentiel, de ramener des phénomènes pathologiques de tous ordres, aussi bien psychiques que physiques à des émotions profondes [...] on peut dire sans détour que le patient s'engage dans une dépendance indissoluble de son médecin puisqu'il est conscient que cet autre sait de lui quelque chose que nul ne doit savoir. Il devient à tout jamais l'esclave de son médecin (Nasamecu, 85-7).

Dans la seule traduction française de *Nasamecu*, Pierre Villain traduit *Seelenzergliederung* par « dissection de l'âme ». Les deux traductions françaises de *La Montagne magique* offrent deux versions du terme : « dissection psychique » pour Maurice Betz (1931) et « décomposition psychique » pour la traduction de Claire de Oliveira (2016). La version de Villain intègre la notion d'âme, capitale dans la compréhension de la maladie chez Groddeck pour qui « la séparation entre l'âme et le corps n'existe pas » (*Maladie*, 49). De plus, le roman psychanalytique publié en 1921, *Der Seelensucher* (Le chercheur d'âme), atteste la récurrence de ce motif dans la pensée de Groddeck. La reprise par Mann de *Seelenzergliederung* n'a rien d'une coïncidence, car il adhère volontiers à cette critique de la méthode psychanalytique. Un épisode illustre bien cette idée : il s'agit d'un rêve de Castorp où Mme Chauchat se transforme en un camarade de classe, Přibislav Hippe. Le rêveur comprend que le désir qu'il éprouve pour Mme Chauchat provient de son ancienne passion pour un garçon. Le rêve tourne au cauchemar lorsque Castorp est poursuivi par le docteur Krokovski, qui veut le forcer à révéler son secret. Castorp craint que ses aveux le rendent à jamais prisonnier du médecin. Dans la mesure où la publication de *Nasamecu* (1913) est contemporaine du sous-chapitre « Analyse » rédigé en 1915 (*Montagne*, 756), il est tout à fait probable que Thomas Mann ait eu connaissance de la pensée de Groddeck.

Bien que certaines pratiques soient tournées en dérision, Mann ne rejette pas pour autant les théories freudiennes. Au contraire, comme le note Claire de Oliveira, il « dénonce la réception approximative et dilettante des théories viennoises, tout en marquant un vif intérêt pour leur formidable avancée. » (756) Cette attirance incite le romancier à découvrir la conception de la maladie chez Groddeck qui, bien qu'il reste méfiant vis-à-vis de la tentation psychologique dont la psychanalyse fait preuve, finit par intégrer l'idée selon laquelle les symptômes renvoient toujours à des causes enfouies. La figure de Georg Groddeck est fondamentale dans l'évolution vers la conception du corps comme un tout, sans séparation entre les aspects physiques et psychiques de la maladie. Le médecin, estime Groddeck, doit prendre en charge la totalité de l'individu, car la maladie est à ses yeux une parole qui n'a pas pu s'exprimer.

En dernière analyse, signalons que le portrait dressé par Thomas Mann de l'ère sanatoriale concerne une minorité fortunée, pouvant prolonger son séjour à son gré,

tandis que les gens aux revenus modestes ne parvenaient ni à se faire soigner, ni à se réadapter. *La Montagne magique* est aussi le portrait poignant d'un monde qui va disparaître. En effet, l'arrivée des premiers antibiotiques spécifiques, comme la streptomycine, conduit au déclin des sanatoriums qui deviendront par la suite des hôpitaux ou des stations de ski. En 1933, pendant la cure que Thomas et Katia Mann font à Arosa, celle-ci porte un regard mélancolique sur un monde dont elle décèle les signes de la décadence : « Plus personne ne suit de longues cures allongées, c'était là aussi un accessoire de l'ère bourgeoise et *La Montagne magique*, qui n'était pour rien dans la popularisation de cette pratique, est à présent un livre purement historique » (Jens, 132). Document historique ou encore radiographie d'une époque, *La Montagne magique* dresse le portrait sans complaisance d'un monde où les jeunes malades se réfugient dans des divertissements superflus jusqu'à la léthargie, compromettant ainsi leurs chances de guérison.

L'avertissement que Thomas Mann délivre à travers la fiction constitue un aveu, celui de la séduction qu'une vie mondaine peut exercer sur les individus. Il s'agit aussi d'un appel à sortir de l'ensorcellement, de la profonde inertie et à reprendre en main la vie intellectuelle de chacun. La rédaction du roman constitue un exercice intellectuel, pour l'auteur s'enquérant *in situ* et pour le lecteur qui fait face à un lexique très précis et à des descriptions à valeur informative. Par la fréquentation des médecins, Mann devient un témoin privilégié de l'avancée de la médecine, dans la génétique, la radiologie et la diététique. Des praticiens tels que Ziemssen et von Müller influencent l'écrivain dès ses premières œuvres. Mann garde le contact avec des médecins tout au long de sa carrière, y compris durant son exil. Pour preuve, l'amitié avec Liefmann et Gumpert demeure intacte.

À travers la figure de Georg Groddeck, Thomas Mann explore le langage comme thérapeutique et le discours comme guérison. Ainsi, les revues au sein des sanatoriums de Bircher-Benner et de Groddeck diffusent, d'une part, les conceptions et les pratiques des professionnels de la santé et, d'autre part, favorisent la prise de parole du malade, ce qui revient à lui accorder une identité, un statut, un rôle au sein de l'institution sanatoriale. Même en l'absence d'une revue sanatoriale, le séjour en montagne permet à Castorp d'échapper à une identité étouffante et de configurer son rôle de malade. Le roman de Thomas Mann propose un point de vue subjectif sur la souffrance, tout en insistant sur les acquis de la science. Dans cette reconfiguration des droits à la parole, l'écrivain joue un rôle actif. Il montre que, loin d'être des domaines séparés, les pratiques médicale et artistique partagent les mêmes intérêts et que, dans cette mesure, un écrivain peut contribuer, avec une méthode différente, à l'analyse de la psyché des individus trop longtemps confinés là-haut.

Ouvrages cités

- Armbrust H. et Heine G., *Wer ist wer im Leben von Thomas Mann? Ein Personenlexikon*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2008, p. 92-7, 197.
- Barthes R., *Leçon : leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 44-5.
- Barthes R., *Œuvres complètes IV*, Paris, Seuil, 2002, p. 645.
- Dessertine D. et Faure O., « Malades et sanatoriums dans l'entre-deux-guerres » in P. Bourdelais (éd.), *Peurs et terreurs face à la contagion : Choléra, tuberculose, syphilis XIXème -XXème siècles*, Paris, Fayard, 2003, p. 218-21.
- Eigler J., « Thomas Mann — Ärzte der Familie und Medizin in München — Spuren in Leben und Werk (1894-1925) » in T. Sprecher (dir.), *Literatur und Krankheit im fin-de-siècle, 1890-1914 : Thomas Mann im europäischen Kontext ; die Davoser Literaturtage 2000*, Frankfurt am Main, V. Klostermann, 2002, p. 17-22.
- Germann P., « Nature's Laboratories of Human Genetics: Alpine Isolates, Hereditary Diseases and Medical Genetic Fieldwork, 1920–1970 » in H. Petermann, P. Harper, S. Doetz (éds), *History of Human Genetics: Aspects of Its Development and Global Perspectives*, Cham, Springer, 2017, p. 145-9.
- Groddeck G., « Nasamecu » *La nature guérit*, P. Villain (trad.), Paris, Aubier Montaigne, 1980, p. 85-7.
- Groddeck G., *La Maladie, l'art et le symbole*, R. Lewinter (trad.), Paris, Gallimard, 1969, p. 19-48.
- Herwig M., « The "Magic Mountain Malady" » in H. Vaget (éd.), *Thomas Mann's The Magic Mountain: A casebook*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 250-4.
- Honold A., « Ein Schiff im Krankenstand », *Frankfurter Allgemeine*, le 2 juillet 2002. En ligne : [<http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/buecher/rezension-sachbuch-ein-schiff-im-krankenstand-11293353.html>] (consulté le 1 février 2017)
- Jens I., *Madame Thomas Mann. La vie de Katharina Pringsheim (1883-1980)*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2006, p. 67-74.
- Lang D., *Thomas Mann – Emil Liefmann Briefwechsel*, Frankfurt am Main, Stroemfeld Verlag, 2013, p. 13-9, 26, 74, 167.
- Mann T., *Briefe I 1889-1913*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2002, p. 417-98.
- Mann T., *Briefe II 1914-1923*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2004, p. 333-949.
- Mann T., *Briefe III 1924-1932 1*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2011, p. 92-274.
- Mann T., *Briefe III 1924-1932 2*, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag, 2011, p. 92-7.
- Mann T., *Journal 1918-1921.1933-1939*, R. Simon (trad.), Paris, Gallimard, 1985, p. 168-200.
- Mann T., *La Montagne magique*, C. Oliveira (trad.), Paris, Fayard, 2016, p. 94-292.
- Mann T., *Vom Geist der Medizin*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 2009, (Fischer Klassik Plus), p. 996-1002.
- Melzer J., « Maximilian Bircher-Benner: naturheilkundliche Empirie », in *Vollwerternährung: Diätetik, Naturheilkunde, Nationalsozialismus, sozialer Anspruch*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2003, p. 133-4.
- Michel F.-B., *Le souffle coupé : Respirer et écrire*, Paris, Gallimard, 1984, p. 168-229.
- Oliveira C., « Postface », in T. Mann, *La Montagne magique*, Paris, Fayard, 2016, p. 743-57.

Petit M., « La tuberculose et les tuberculeux avant et après les premiers antibiotiques » in P. Bourdelais (éd.), *Peurs et terreurs face à la contagion : Choléra, tuberculose, syphilis XIXème - XXème siècles*, Paris, Fayard, 2003, p. 251-3.

Le Rider J., « Medizinische Schriften » in C. Jürgensen, W. Lukas, M. Scheffel (dirs.), *Schnitzler-Handbuch: Leben-Werk-Wirkung*, Stuttgart, Verlag J.B. Metzler, 2014, p. 275.

Schaller A., « Thomas Mann - homo patiens » in D. Groß, M. Reininger (dirs.), *Medizin in Geschichte. Philologie und Ethnology*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2003, p. 333-47.

Vaget H., « The Making of The Magic Mountain » in H. Vaget (éd.), *Thomas Mann's The Magic Mountain : A casebook*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 16-7.

Virchow C., « Medizinhistorisches um den „Zauberberg“. „Das gläserne Angebinde“ und ein pneumologisches Nachspiel », *Augsburger Universitätsreden*, 1995. En ligne : [http://www.presse.uni-augsburg.de/publikationen/unireden/unireden_pdfs/UR_26_Virchow1995_Zauberberg.pdf] (consulté le 21 décembre 2016)

Virchow C., « Das Sanatorium als Lebensform. Über einschlägige Erfahrungen Thomas Manns » in T. Sprecher (dir.), *Literatur und Krankheit im fin-de-siècle, 1890-1914 : Thomas Mann im europäischen Kontext ; die Davoser Literaturtage 2000*, Frankfurt, Klostermann, 2002, p. 197.